

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

ZAÏDE

LA CHAPELLE, JEAN DE

Tragédie — 1681

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ZULEMAR	56 répliques
ALAMIR	39 répliques
ABDERAMEN	29 répliques
FATIME	27 répliques
ABENDAX	15 répliques
OSMAR	10 répliques
GAZUL	5 répliques
ZINDARIZE	2 répliques

Personnages muets & suite : ZAIDE, GARDES

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	20
ACTE III	35
ACTE IV	49
ACTE V	61

ACTE I

SCÈNE I

Zulemar, Abendax, Osmar.

ZULEMAR

La princesse Fatime, Osmar, est chez le Roi ?
Tu dis qu'en la quittant il veut parler à moi.
Et qu'ici pour me voir il doit bientôt se rendre.

OSMAR

Oui, Seigneur

ZULEMAR

Il suffit, Osmar, je vais l'attendre.

5

SCÈNE II

Zulemar, Abendax.

ZULEMAR

Tu t'étonnes, Ami, des honneurs qu'on me rend.
Ma nouvelle grandeur, je le vois, te surprend.

Quand tu quittas Grenade, où sortis de l'Afrique
 Les Maures ont fondé ce Palais magnifique :
 Sans amis, dépouillé du rang de mes aïeux, 10
 Seul, mais faible héritier d'un nom toujours fameux,
 Je rampais inconnu dans la foule importune
 Qu'assemble autour des Rois l'éclat de leur fortune.
 Cette haine célèbre entre deux noms puissants,
 Qui depuis plus d'un siècle arme leurs partisans, 15
 M'exposait chaque jour à de nouveaux outrages,
 Et les Zegris cédaient aux fiers Abincerages.
 Déjà mon désespoir m'entraînait à la mort,
 Lorsque le Roi touché de mon funeste sort
 Jeta sur mes malheurs un regard favorable, 20
 Sa bonté rappela dans son coeur équitable
 Des Princes mes aïeux la valeur et la foi,
 Et bientôt les voulut récompenser en moi.
 Il daigna m'appeler aux soins du ministère,
 Où le fier Alamir mon plus grand adversaire 25
 Voit déjà mon pouvoir indépendant du sien.
 L'armée est son partage et l'État est le mien.
 Mais, dis-moi, que fait-il ? Instruit de ton voyage ;
 En sait-il les raisons, t'a-t-il vu sans ombrage ?
 L'as-tu bien observé, d'un si fameux vainqueur 30
 Penses-tu que Fatime occupe encor le coeur ?
 Paraît-il inquiet, parle-t-il souvent d'elle ?
 As-tu su le tromper ; la croit-il infidèle ?
 Envoyé dans son camp par mes ordres exprès,
 Quels soins as-tu donné à mes desseins secrets ? 35

ABENDAX

N'en doutez point, Seigneur, il est toujours le même
 Il craint son inconstance, et cependant il l'aime,
 Des bruits que j'ai semés trop vivement frappé,

De mille soins jaloux de craintes occupé
Il veut par son retour confondre une infidèle.
Il revient.

40

ZULEMAR

Quoi sans ordre, et sans qu'on le rappelle.
Abendax il revient, il se perd, c'en est fait.

ABENDAX

Oui, Seigneur, vos desseins auraient eu leur effet
Si le rare bonheur qui par tout l'accompagne,
Ne vous le ramenait triomphant de l'Espagne.
En vain les Rois ligués et les peuples unis
Armaient contre nous seuls un monde d'ennemis.
Leurs troupes, leurs remparts , et leurs vastes rivières
N'ont pu nous opposer que de faibles barrières.
Vaincus en cent combats, dispersez et défaits,
Ils offrent un tribut, et demandent la paix.
Quoi qu'ait fait Alamir, cette grande victoire
Met trop en assurance et ses jours et sa gloire.

45

50

ZULEMAR

Non, ne crois pas que rien excuse son retour,
Je le vois bien, ami, tu connais mal la Cour :
Des services passez on a peu de mémoire,
Plus les sujets fameux se sont acquis de gloire,
Plus ils sont envie, et moins leurs grands exploits
Les mettent à couvert de la rigueur des lois.
Il est perdu, te dis-je.

55

60

ABENDAX

Hé bien par sa disgrâce,
Le destin à vos vœux offre une auguste place ;
Que la mort soit le prix de sa témérité,
Vous l'avez souhaité.

65

ZULEMAR

Moi, je l'ai souhaité ?

ABENDAX

Et n'est-ce pas, Seigneur, pour servir votre haine,
Pour rendre d'Alamir la perte plus certaine,
Que je fus envoyé dans son armée ?

ZULEMAR

Hélas !

70

ABENDAX

Vous soupirez: Qu'entends-je ? Hé quoi n'avez vous pas
Toujours pour Alamir cette haine mortelle...

ZULEMAR

J'ai cent fois éprouvé ta prudence et ton zèle,
Et je vais confier des secrets à ta foi,
Ami, qui ne sont sus que des Dieux et de moi.
Je les tairais encor si mon âme étonnée
Pouvait vaincre ou changer la triste destinée ;
Mais par un cruel sort blessé de tous côtés,
Pour détourner ses traits j'implore tes clartés.
Apprends donc de mes jours le secret déplorable,

75

80

Au milieu des honneurs, dont tu vois qu'on m'accable,
 Parmi tant de grandeurs, sous ces titres pompeux,
 Qui semblent relever le nom de mes aïeux,
 Et soutenir l'espoir d'une illustre famille ;
 Enfin sous cet habit tu ne vois qu'une fille.

85

ABENDAX

Quoi vous, Seigneur ?

ZULEMAR

Écoute, et me laisse parler.
 Je pénètre, je vois ce qui peut te troubler :
 Ce fut toi qui pris soin d'élever mon enfance,
 Mais mon père aisément trompa ta vigilance,
 Déjà vieux, sans enfants, seul du nom de Zegris ;
 Dans un fécond hymen il crut trouver un fils,
 Et d'Armire à la sienne unit la destinée ;
 Je fus l'unique fruit de ce triste hyménée.
 Ma mère dont encor, je pleure le malheur,
 En me donnant la vie, expira de douleur.
 Mon père qui voyait d'un fier Abincerrage
 Ses biens par ce revers devenir le partage,
 Cacha son désespoir, et mon sexe avec soin.
 De ma triste naissance un esclave témoin,
 Fut le seul confident de ce vain artifice,
 Dont aujourd'hui les Dieux confondent l'injustice :
 Enfin de cent héros on me crût l'héritier,
 Tu m'appris à dompter un superbe coursier.
 Tous les jours au travers d'une épaisse poussière,
 On me voyait fournir une noble carrière .
 La chasse était l'objet de mes plus chers désirs.
 L'arc et les javalots faisaient tous mes plaisirs.
 Je vivais dans les bois, et souvent croyais être

90

95

100

105

Ce que même à tes yeux j'affectais de paraître. 110
 Je trompai tes regards, ceux du Roi, de la Cour,
 Heureuse si j'avais aussi trompé l'amour.
 Mais je vis Alamir dans ce jour plein de gloire...
 Jour qui sera longtemps présent à ma mémoire.
 Il revenait suivi d'ennemis enchaînés, 115
 De généraux captifs, de Princes détrônés.
 Ses Soldats à l'envi sur leurs armes brillantes,
 Étaient des vaincus les dépouilles sanglantes.
 Il marchait entouré de faisceaux, d'étendards ;
 Fier sans être orgueilleux, tel qu'on peint le Dieu Mars. 120
 Auguste dans son port, sans arrêt sans contrainte,
 Imprimant aux mortels le respect et la crainte.
 Il n'était point chargé d'un vain ajustement ;
 Son nom fameux était son unique ornement.
 Abendax, je le vis, je sentis dans mon âme... 125
 Que dis-je, en le voyant j'appris que j'étais femme.

ABENDAX

Surpris, confus, troublé de ce déguisement,
 À peine je reviens de mon étonnement.
 Qu'entends-je ! Zulemar est une fille ! Elle aime !
 Hé qui ? Quel est l'objet de son amour extrême ! 130
 Grands Dieux ! C'est Alamir l'ennemi des Zegris !
 Avez vous oublié ses injustes mépris ?
 Ne vous souvient-il plus de la haine d'un père,
 Songez qu'elle doit être en vous héréditaire.

ZULEMAR

Que dis-tu ? cet amour qui cause ton ennui, 135
 Encor plus que ma haine est funeste pour lui.
 Tu le vois, insensée, envieuse, cruelle,
 J'ai voulu qu'Alamir crût Fatime infidèle.

Mes vœux sont exaucés, tous tes traits ont porté,
Il revient de fureur et d'amour agité. 140
Gloire, devoir, respect, danger rien ne l'arrête,
Par ce retour sans ordre il expose sa tête.
Un Roi fier et jaloux de son autorité,
Opposera les Lois à sa témérité.
Oui déjà sous ses pas s'ouvre le précipice. 145
Mal-heureuse, et c'est moi qui l'entraîne au supplice ;
Ce sont mes faux avis, c'est pour les avoir crus,
Si je le haïssais, pourrais-je faire plus !

ABENDAX

Le Roi vient ; cachez lui votre flamme alarmée.

SCÈNE III

Abderamen, Zulemar, Abendax.

ABDERAMEN

Savez-vous qu'Alamir a quitté mon armée, 150
Qu'il revient en ces lieux sans mon ordre ?

ZULEMAR

Oui, Seigneur.

ABDERAMEN

Il faut pour satisfaire à ma juste fureur,
De ce présomptueux humilier l'audace :
Zulemar, que l'effet devance la menace, 155
Prenez ma Garde, allez l'arrêter aujourd'hui,
Qu'une obscure prison me réponde de lui.

ZULEMAR

Lui, Seigneur, qu'en tous lieux la victoire accompagne ;
Son bras vient d'affermir votre Empire en Espagne,
L'État à sa valeur doit ses prospérités, 160
Adoré des Soldats et du Peuple....

ABDERAMEN

Arrêtez.
Ce n'est pas un avis qu'ici je vous demande,
Zulemar, apprenez qu'un Roi lorsqu'il commande,
Veut de l'obéissance, et non pas des raisons ; 165
Votre esprit va trop loin chercher de vains soupçons.
Prenez ma garde, allez que rien ne vous étonne,
Partez, obéissez, c'est moi qui vous l'ordonne.

ZULEMAR

Dût mon refus, Seigneur, m'exposer à la mort,
Lorsque votre bonté daigna porter mon sort, 170
Du néant où j'étais, au comble de la gloire ;
La Loi la plus présente encor à ma mémoire,
Que vous sûtes prescrire à ma sincérité,
Ce fut de ne jamais farder la vérité,
Voici le temps, Seigneur, d'en faire un digne usage ; 175
Voyez à quels dangers cet ordre vous engage ?
Alamir est coupable, il est vrai, ses exploits
Ne peuvent le sauver de la rigueur des lois,
Son sang doit effacer son retour téméraire,
Vous pouvez le punir ; mais le devez vous faire ? 180
Songez que la clémence est la vertu des rois,
Qu'il est des attentats contre certaines lois,
Que souvent moins jaloux des droits de la couronne,
Il faut qu'un Roi prudent dissimule ou pardonne.

Alamir ne vient point les armes à la main 185
Refuser ce qu'il doit au pouvoir souverain.
Si l'on en veut, Seigneur, croire la renommée,
Pour un soin amoureux il quitte votre Armée :
L'amour sur son devoir lui fait fermer les yeux,
Et Fatime est l'objet qui l'appelle en ces lieux. 190
C'est elle....

ABDERAMEN

Ah ! Zulemar, que me venez vous dire.

ZULEMAR

Je le vois, ces raisons ne peuvent vous suffire,
Vous n'en croirez, Seigneur, qu'un trop ardent courroux.

ABDERAMEN

Gardes, qu'on se retire ; Abendax, laissez-nous. 195

SCÈNE IV

Le Roi, Zulemar.

ABDERAMEN

Quoi qu'ait fait d'Alamir la valeur sans seconde,
Eût-il sauvé l'État, fût-il vainqueur du monde,
Rien ne l'arracherait aux rigueurs de la Loi,
Si le Ciel ne m'avait fait naître que son Roi ;
Mais je suis son Rival. Fatime a su me plaire, 200
Voilà ce qui suspend la mort d'un téméraire,
Que l'on imputerait dans la postérité
Plutôt à mon amour qu'à la témérité :

Mais lorsque ma colère est à demi calmée,
 S'il ne va sans me voir retrouver mon armée, 205
 Si ce présomptueux ne rentre en son devoir,
 Si sa présence encor vient braver mon pouvoir,
 Il n'est auprès de moi rien qui le justifie,
 Et le moindre refus lui coûtera la vie ;
 Confident de mon coeur, sûr de mes volontés, 210
 Pour instruire Alamir de mes ordres, partez.
 Songez bien quel devoir vous presse l'un et l'autre,
 Retourner est le sien, l'y résoudre est le vôtre,
 Il importe à tous deux d'être exacts : pensez y,
 C'est ce qu'ordonne un Roi qui veut être obéi. 215

SCÈNE V

ZULEMAR

Qu'entends-je ! À quel emploi me vois-je destinée ?
 J'aime Alamir : Pour moi sa haine est obstinée,
 C'est peu de cet amour qui pourra l'irriter ;
 On me choisit encor pour le persécuter,
 À son coeur malheureux on porte un coup terrible, 220
 On prend pour le frapper l'endroit le plus sensible ;
 Par un funeste arrêt il le verra percer,
 Et c'est ma bouche, hélas ! Qui doit le prononcer !
 Ah Dieux ! Combien par vous ma vie est traversée !
 Vos rigueurs... Mais que dis-je ! Et quelle est ma pensée ! 225
 Fatime tient toujours Alamir sous sa loi,
 Tant qu'il vivra pour elle, il ne peut être à moi :
 Tantôt dans mes projets, pleine d'impatience,
 Je voulais de leurs coeurs rompre l'intelligence.
 Malheureuse ! Hé de quoi te plains-tu, quand ces Dieux, 230
 Mieux que tu n'aurais cru répondent à tes vœux,

À l'amour d'un Monarque, à son pouvoir suprême,
Il faudra qu'Alamir cède tout ce qu'il aime ;
Ce divorce à mon coeur offre un heureux succès,
Ma flamme auprès de lui trouvera plus d'accès ; 235
Cette haine qu'il a pour toute ma famille
Pourra se dissiper à l'aspect d'une fille.
Hélas ! Où m'emportai-je ! À cet espoir flatteur !
Ô Ciel ! M'est-il permis d'abandonner mon coeur ?
Oui, pour le confirmer allons trouver Fatime ; 240
Allons vanter du Roi la précieuse estime,
L'éclat du diadème aura... Mais je la vois.

SCÈNE VI

Zulemar, Fatime.

FATIME

Dois-je croire, Seigneur, ce que m'apprend le Roi :
Alamir s'est trouvé digne de votre estime,
Vous opposez vos soins au destin qui l'opprime ; 245
Je veux bien l'avouer, je tremblais pour ses jours ;
Mais le Roi s'est laissé fléchir à vos discours,
Achevez, détournez le coup qui le menace.

ZULEMAR

Et quel autre que vous peut obtenir sa grâce ?
S'il faut calmer du Roi l'implacable courroux, 250
Madame, désormais qui le peut mieux que vous.

FATIME

Moi, Seigneur ?

ZULEMAR

Vous, le Roi ne veut plus que j'ignore
Les secrètes bontés dont son choix vous honore,
Sa main répand sur vous, rang, titres, dignités, 255
Bienfaits, moins glorieux que vous ne méritez,
Et je viens avec joie à ces grands avantages,
Rendre mes premiers soins, et mes premiers hommages.

FATIME

Les bontés, les bienfaits, l'empressement du Roi,
Le temps que chaque jour il passe auprès de moi : 260
Ses regards, ses soupirs, et son silence même,
Tout me dit, tout m'apprend, tout confirme qu'il m'aime :
Cependant oserai-je à votre esprit discret,
De mon bizarre sort confier le secret ?
Le Ciel ne m'a point fait une âme ambitieuse, 265
Et l'espoir de régner ne me rend point heureuse.
Le Roi m'accable en vain, de biens à tous moments,
Je ne sens point pour lui ces tendres mouvements,
Dont les amants se font de douces habitudes,
Soins de plaire, transports, craintes, inquiétudes, 270
Je souffre sans regret qu'il s'éloigne de moi ;
Mon âme est sans plaisir lorsque je le revois,
Distraite auprès de lui, tranquille en son absence,
Ce qu'il dit, ce qu'il fait ne me plaît ni m'offense ;
Non que rien ait caché son mérite à mon coeur, 275
L'air grand, jeune héros, tendre amant, Roi vainqueur ;
Je connais tout le prix de sa personne auguste,
Et mon aveugle erreur ne me rend point injuste ;
Mais qui peut de l'amour éviter le poison ?
L'âme est-elle toujours soumise à la raison ? 280
Le Roi par ses bienfaits n'aspire qu'à me plaire ;

Je le vois, je le sais ; tout ce que je puis faire,
C'est malgré mon penchant de voir avec ennui
Les faiblesses d'un coeur qui n'est pas fait pour lui.

ZULEMAR

Quoi, Madame, un héros que les mortels admirent, 285
Pour qui mille beautés secrètement soupirent ;
Puissant, heureux, vainqueur de cent peuples divers,
Est-il donc un captif indigne de vos fers ?
Mais de votre froideur je pénètre la cause,
À l'amour de ce Prince, un autre amour s'oppose 290
Alamir...

FATIME

Oui, Seigneur, il a su me toucher,
Il m'a plu, je ne veux, je ne puis m'en cacher,
Sa grande âme a la gloire uniquement sensible, 295
Au milieu des flatteurs, constante, incorruptible,
Cette droite vertu, cette intrépidité,
Ce mépris des honneurs, cette sincérité :
Enfin mille raisons me le rendaient aimable,
Je croyais mon amour, fidèle, inviolable ;
J'en attestais des Dieux le pouvoir absolu, 300
Mes yeux, alors, mes yeux ne vous avaient pas vu.

ZULEMAR

Moi, Madame ?

FATIME

L'aveu qu'ici je vous confie,
Offense le devoir, blesse la modestie :

Avant que d'en venir à cette extrémité, 305
 Quels efforts, quels combats ne m'a-t-il point coûté.
 Croyez, lors que l'amour prend sur nous trop d'empire,
 Qu'il n'est rien qu'on ne souffre avant que de le dire ;
 Un destin rigoureux m'entraîne malgré moi.
 Mais n'en redoublez point le trouble où je vous vois : 310
 Si j'ai trop de mes feux montré la violence,
 Je saurai m'en punir par une longue absence,
 Et mon coeur trop sensible à ces folles amours,
 Vous les dit une fois pour les taire toujours.

SCÈNE VII

Zulemar, Abendax.

ZULEMAR

Elle me quitte. Où suis-je, et que viens-je d'apprendre ! 315
 Juste Ciel... Ah ! Sais-tu ce qu'on m'a fait entendre !
 Fatime... Mais suis-moi, sortons de ce Palais :
 Abendax, viens m'entendre en des lieux moins suspects.
 Heureuse si les Dieux finissent la contrainte...

ABENDAX

Avant que votre coeur s'abandonne à la plainte, 320
 Apprenez d'Alamir le retour en ces lieux ;
 Ce héros qu'on plaçait au rang des demi-dieux,
 Qui voyait autrefois retournant de l'armée,
 Au devant de son char voler la renommée ;
 Et le zèle empressé d'un Peuple adorateur 325
 Parfumer son chemin, exalter sa valeur,
 Accablé maintenant d'une douleur profonde,
 Sans pompe, sans honneur, et fuis de tout le monde,

Inquiet, étonné, revient, entre sans bruit,
À peine accompagné d'un ami qui le suit.

330

ZULEMAR

Ah Ciel ! Ma jalousie a formé cet orage !
C'est elle qui le perd, et voilà mon ouvrage :
Grands Dieux ! De qui dépend le destin des humains,
Si vous désapprouvez mes innocents desseins,
Détournez d'Alamir ce courroux formidable,
Épuisez tout sur moi, je suis seule coupable,
Mais, Abendax, sortons ; viens apprendre de moi
Ce que m'a dit Fatime, et ce que veut le Roi.

335

ACTE II

SCÈNE I

Alamor, Gazul.

ALAMIR

Non, ne nous flattons point d'une vaine espérance,
Plus mes exploits sont grands, plus mon retour l'offense ; 340
J'ai vaincu, mais je viens sans son ordre en ces lieux,
Et je ne montre enfin qu'un coupable à ses yeux,
Je ne m'aveugle point sur ma triste conduite,
Je sais quel est mon crime, et j'en prévois la suite ;
Mais qu'il me fasse grâce, ou m'envoie à la mort, 345
Je verrai du même oeil et l'un et l'autre sort.

GAZUL

Pourquoi de ce retour après votre victoire,
Vous faites vous, Seigneur, une image si noire ;
Si les Dieux et les Rois ne pardonnaient jamais,
Les malheureux mortels pourraient-ils vivre en paix ? 350

ALAMIR

Non, le trouble où tu vois que mon coeur s'abandonne,
N'est point d'un malheureux que le supplice étonne ;

Mais de tant d'ennemis, triomphant et vainqueur,
 Puis-je me regarder moi-même sans douleur ?
 Lorsqu'il faut qu'un pardon honteux à ma mémoire, 355
 Soit pour sauver mes jours le prix de ma victoire,
 Vous qui prenez plaisir à former de vos mains
 Quelques mortels plus grands que les autres humains.
 À quelles passions, Dieux ! À combien d'outrages.
 Sans cesse exposez-vous vos plus nobles ouvrages. 360
 Gazul on nous élève au rang des immortels,
 Partout à nos vertus on dresse des autels,
 Mais hélas ! Tôt ou tard nous détrompons les hommes,
 Et toujours quelque faible apprend ce que nous sommes :
 De cette triste loi, moi-même à nos neveux, 365
 Cher ami, je vais être un exemple fameux,
 J'abandonne l'armée, et je trahis ma gloire,
 Pour des raisons qu'un jour on aura peine à croire.

GAZUL

Je l'avouerai, Seigneur, puisque votre bonté
 Me donne auprès de vous entière liberté, 370
 Plus sur votre retour en secret je médite,
 Plus cherchant vos raisons, mon âme est interdite.
 Je sais que Zulemar, jeune, présomptueux
 Des passions du roi, flatteur, respectueux,
 Nouveau dans les secrets du grand art militaire. 375
 Et pour toute vertu, savant en l'art de plaire ;
 Depuis six mois à peine à la Cour arrivé,
 Est déjà par la brigade aux emplois élevé,
 Son crédit vous irrite, et par votre présence
 Vous venez balancer sa nouvelle puissance. 380

ALAMIR

Tu fais à ma faiblesse encore trop d'honneur,

L'ambition n'est pas ce qui trouble mon coeur :
 Je suis, je l'avouerai jaloux de cette gloire,
 Qui fait vivre à jamais les grands noms dans l'Histoire.
 Dés ma plus tendre enfance ennemi du repos, 385
 Je me suis proposé l'exemple des héros,
 Pour la faveur des rois qu'au gré de leurs caprices,
 Ils accordent souvent à de légers services ;
 J'en cède l'avantage aux moindres courtisans,
 Qui savent mieux que moi prodiguer leurs encens : 390
 Je n'ai point cru flatté d'un espoir téméraire,
 Être seul à l'État, et toujours nécessaire
 Pour commander l'Armée, et dispenser ses lois.
 Le Roi peut honorer Zulemar de son choix,
 On ne me verra point par de secrètes brigues, 395
 De l'heureux favori détruire les intrigues ;
 Son crédit n'aura rien de chagrinant pour moi,
 Et ma seule vertu me tiendra lieu d'emploi,
 Tels sont mes sentiments, telle est ma politique,
 Et je pense en effet ce que ma bouche explique. 400
 Cependant ce coeur plein de ces grands sentiments,
 A toutes les erreurs des plus faibles amants ;
 Oui, dans ces lieux, Gazul, c'est l'amour qui m'entraîne,
 Captif, trop glorieux pour une telle chaîne.

GAZUL

Seigneur, que dites-vous ? 405

ALAMIR

Non, je ne rougis pas
 D'avoir d'une Princesse adoré les appas :
 Il n'est point de vertu que l'amour ne surmonte,
 Fatime m'écoutait, j'ai pu l'aimer sans honte,
 Mais que l'amour sur moi prenne tant de pouvoir, 410

Qu'une crainte, un soupçon m'arrache à mon devoir,
C'est-là le seul moyen que je prête à l'envie,
Pour ternir quelque jour tout l'éclat de ma vie.

GAZUL

Seigneur, je vois Fatime, elle vient en ces lieux.

SCÈNE II

Alamir, Farime, Gazul.

FATIME

Que vois-je, est-ce Alamir, en croirai-je mes yeux ? 415
Sans suite, sans éclat, quel retour, quel silence !
Qu'est devenue enfin cette magnificence,
Ces lauriers, cette Cour, ce peuple, ces soldats,
Dont la foule autrefois accompagnait vos pas :
Ah ! Seigneur, si c'est vous, après votre victoire ! 420
Où sont tous ces témoins pour me le faire croire ?

ALAMIR

Quelque affreux changement qu'apporte mon retour,
Vous me voyez, Madame, avec le même amour ;
L'honneur de vous revoir est le seul où j'aspire
Heureux, et plus heureux que je ne vous puis dire ; 425
Si de ce prompt retour vous approuvez l'ardeur,
Et si je vous retrouve avec le même coeur.

FATIME

Moi, Seigneur ?

ALAMIR

Jusqu'ici j'ai tout fait pour la gloire,
Madame, après avoir assuré ma mémoire : 430
Cherchant à respirer, ne pourrai-je un moment
Paraître moins vainqueur, pour être plus amant.

FATIME

Mais du courroux du Roi, qui pourra vous défendre ?
Sur son autorité vous semblez entreprendre,
Sans son ordre il vous voit revenir en ces lieux, 435
Lorsque vous paraîtrez tantôt devant ses yeux,
Qu'à vous interroger il descendra lui-même :
Que lui répondrez-vous, Seigneur ?

ALAMIR

Que je vous aime.
L'Amour a fait mon crime, il me justifiera. 440

FATIME

Ne vous y fiez pas, cet amour vous perdra.
Vous le dirai-je enfin, quittez un lieu funeste ;
De votre vie, ailleurs allez porter le reste,
Sous un Ciel plus serein, loin de vos envieux,
Courez mettre à l'abri des jours si précieux. 445
On ne voit plus régner ici que l'injustice,
Fuyez, abandonnez une Cour où le vice
N'expose à vos regards que des coeurs corrompus.

ALAMIR

Le vôtre ne l'est point, que voudrais-je de plus ?

Dussai-je en cette Cour trouver la mort certaine, 450
 D'eût m'accabler le Roi d'une implacable haine,
 Quand je verrais pour moi tous les coeurs sans pitié,
 Rien ne m'affligerait que votre inimitié ;
 Certain de vos bontés sur qui je me repose,
 Quoi que fasse le Ciel contre moi, quoi qu'il ose, 455
 J'ai tant de confiance en vous, en votre foi :

FATIME

Que dites-vous ? Quelle est l'erreur où je vous vois ?
 C'est trop vous affermir dans cette confiance,
 Ici trop de malheurs ont suivi votre absence, 460
 Et je ne me sens point assez de fermeté,
 Pour cacher à vos yeux la triste vérité,
 Vous avez en ces lieux, Seigneur, qui l'eût pu croire,
 Des rivaux pour l'amour, ainsi que pour la gloire.
 Par le trouble où je suis, jugez de ma douleur,
 Et pour ne point moi-même affliger votre coeur, 465
 Souffrez que je vous cache un ennui qui m'accable.

SCÈNE III

Alamir, Gazul.

ALAMIR

Ah! Gazul, mon soupçon n'est que trop véritable,
 Lorsqu'un bruit incertain m'apprit qu'en cette Cour,
 Un Rival dangereux traversait mon amour :
 De ses premiers transports mon âme revenue, 470
 Zulemar fut le seul qui s'offrit à ma vue ;
 Son crédit près du Roi, ses nouvelles grandeurs,
 Cette haine, Gazul, qui divise nos coeurs,

Tout me le dit, percé d'une douleur trop vive,
J'abandonne mon camp, ma gloire, tout, j'arrive,
Ce soupçon par Fatime est enfin confirmé,
N'en doutons point, il l'aime.

475

GAZUL

En serait-t-il aimé ?
Lui, Seigneur.

ALAMIR

De l'amour la faiblesse est commune ;
Les yeux les mieux fermés s'ouvrent à la fortune,
D'un favori naissant, l'éclat est séducteur,
Mais je connais Fatime, et réponds de son coeur,
Son trouble, ses regards, ses discours, son silence,
Tout m'apprend les combats rendus en mon absence,
Pour me garder un coeur qu'elle sait qui m'est dû,
Mais allons cher Gazul, où je suis attendu :
Quoi que de Zulemar le pouvoir soit extrême,
Mes exploits près du Roi parleront pour moi-même,
Il me rendra l'estime acquise à mon devoir.
Entrons.

480

485

490

SCÈNE IV

Alamir, Gazul, Osmar.

OSMAR

Seigneur, le Roi vous défend de le voir.

ALAMIR

À moi ?

OSMAR

Votre retour sans ordre est une offense,
Qui soustrait à vos yeux son auguste présence. 495
Zulemar est chargé de ses ordres secrets,
Pour vous en avertir, je les devance exprès.
Ce Prince de sa part vous les doit faire entendre,
Il va se rendre ici, c'est à vous de l'attendre.

ALAMIR

A cette indignité, Dieux, me réserviez-vous ? 500
Quand viendra-t-il ?

OSMAR

Seigneur, le voici.

SCÈNE V

Alamir, Zulemar, Osmar, Gazul.

ZULEMAR (*à Osmar*)

Laissez-nous,
Seigneur, avant qu'ici ma bouche vous explique
Tout ce que m'a du Roi prescrit la politique, 505
Permettez qu'à vos yeux je montre avec respect
Cette admiration qu'imprime votre aspect ;
Et souffrez que mon coeur plein de votre mémoire,
Vous rende les tributs qu'on doit à votre gloire :

L'aversion qui règne entre nos deux maisons, 510
 Jetant dans les esprits mille nouveaux soupçons,
 S'est fait de nous aigrir une loi souveraine :
 Mais, Seigneur, pour un temps suspendons notre haine,
 Ou plutôt, et mon âme en fait tous ses souhaits ;
 Réunissons nos coeurs en une heureuse paix, 515
 De cette indigne haine humilions l'audace,
 Je veux bien le premier implorer cette grâce,
 Et ne voit point de honte à briguer devant tous
 L'estime et l'amitié d'un héros tel que vous.
 Pourrai-je me flatter d'un union si chère ? 520
 Le Roi de ses secrets m'a fait dépositaire :
 Votre retour sans ordre excite son courroux,
 J'ai son pouvoir en main : Ah ! qu'il me serait doux
 D'arracher votre tête au coup qui la menace,
 De vous rendre en ces lieux votre première place, 525
 Et de vous inspirer de prêter votre coeur
 Aux sincères avis d'un ami plein d'ardeur ;
 Auprès du Roi pour vous je puis tout entreprendre,
 Prés de vous pour moi-même, à quoi puis-je m'attendre.

ALAMIR

Zulemar, car enfin éloigné de ces lieux, 530
 Je n'ai point encor su tes titres glorieux.
 Le Roi pour mon retour prévenu de colère,
 De son pouvoir sur moi t'a fait dépositaire :
 Tu le dis, mais enfin pour m'offrir ton secours.
 Pour te voir en effet l'arbitre de mes jours, 535
 Apprends moi quels exploits t'ont rendu remarquable ?
 Et qu'a fait jusqu'ici ton bras de mémorable ?
 De cent jeunes beautés qui brillent à la Cour ;
 Frivole adorateur tu sais faire l'amour ;
 Et c'est enfin sur quoi tout ton orgueil se fonde. 540

Mais puisqu'à tes bontés il faut que je réponde :
 Écoute et suis l'avis que je vais te donner,
 À m'offrir ton appui cesse de t'obstiner,
 Ton indigne pitié me ferait trop d'outrage,
 Montre-toi vrai Zegri, contre un Abincerrage ;
 L'honneur le plus certain et le plus grand pour toi,
 C'est d'être l'ennemi d'un homme tel que moi.

545

ZULEMAR

Si pour moi cette haine avait quelque avantage,
 Rien ne m'empêcherait de le mettre en usage,
 Et mon âme si loin en porterait l'excès,
 Que tel qui me dédaigne en craindrait les effets,
 Mais, Seigneur, je pénètre, et vois votre pensée :
 Vous croyez que paré d'une vertu forcée,
 Cherchant à profiter du trouble des esprits,
 Je prétends élever mon sort sur vos débris,
 Et que pour vous cacher cette lâche espérance,
 D'une fausse pitié j'emprunte l'apparence :
 Plût au Ciel que mon coeur vous pût être connu,
 De votre injuste erreur désormais revenu ;
 Loin de blâmer en lui cet excès de tendresse,
 Un secret mouvement vous apprendrait sans cesse,
 Que vous êtes l'auteur du trouble où je me vois,
 Et que sans vous l'amour n'eut pas fait mon emploi ;
 Mais le Roi veut savoir quel sujet vous amène,
 C'est son ordre, je dois, ou m'attirer sa haine
 En rendre un compte exact de tout notre entretien
 Hé bien, Seigneur, parlez que lui dirai-je ?

550

555

560

565

ALAMIR

Rien.
 Si savoir mes desseins est son ordre suprême :

Me voila prêt, il peut m'interroger lui-même ; 570
Pourquoi m'évite-t-il ? Si le sort envieux
M'avait fait en vaincu retourner dans ces lieux ;
Dis moi que ferait-t-on de plus pour me confondre ?
Enfin ce n'est qu'au Roi que je prétends répondre,
Et je verrai couler sans regret tout mon sang, 575
Plutôt que de rien faire indigne de mon rang.
Adieu.

SCÈNE VI

Zulemar, Abendax.

ABENDAX

Vous le voyez ; une haine invincible
À toutes vos bontés rend son coeur insensible :
Hé bien pour vous marquer, qu'il dédaigne vos soins ; 580
En peut-il faire plus ?

ZULEMAR

En doit-il faire moins ?
Quoi que de la douceur j'emprunte le langage,
D'un ennemi toujours il croit voir le visage,
S'il savait qui je suis ; à cet aveu crois-tu 585
Qu'il conservait encor la cruelle vertu ?
Non, Abendax, il faut dévoiler ce mystère :
Allons, il faut lui dire...

ABENDAX

Ô Dieux ! Qu'allez-vous faire ?
Lui croyez-vous un coeur capable de pitié ? 590

Pensez-vous triompher de son inimitié ;
 Enfin ignorez-vous qu'il adore Fatime,
 Il lui sacrifiera l'aveu de votre estime.
 Quelle honte ! Et le Roi pour comble de malheur,
 Apprenant votre sort verra-t-il sans douleur, 595
 Qu'il a mis ses secrets dans le sein d'une fille,
 Vous êtes tout l'espoir d'une illustre famille ;
 Songez, si vous parlez dans quel triste embarras...

ZULEMAR

Mais Alamir se perd si je ne parle pas ;
 Sur son retour ici le Roi veut qu'il prononce. 600
 Si je vais rapporter sa superbe réponse,
 Cet orgueilleux refus terminera ses jours.
 Que faire ? En ce moment le Ciel m'offre un secours ;
 Si Fatime avec moi voulait d'intelligence,
 D'un héros qu'elle outrage embrasser la défense... 605
 Elle seule, Abendax, peut calmer mon souci :
 Viens, allons la trouver... Mais elle arrive ici.

SCÈNE VII

Zulemar, Fatime, Abendax.

FATIME

Du destin d'Alamir, Seigneur, daignez m'instruire ;
 Vous venez de le voir, que vous a-t-il pu dire,
 Aux volontés du Roi ? S'est-t-il enfin rendu ? 610
 Qu'en doit-t-on espérer ?

ZULEMAR

Madame, il est perdu.
Et si dans ce moment vous n'obtenez sa grâce,
Rien ne peut arrêter le coup qui le menace,
Vous seule auprès du Roi vous pouvez tout pour lui : 615
Parlez en sa faveur, prêtez-lui votre appui ;
Obtenez qu'il le voie, obtenez qu'il l'écoute,
Privé de ce secours, il se perdra sans doute.

FATIME

Moi ? Que pour Alamir j'aille parler au Roi ?
Si le penchant secret que ce Prince a pour moi 620
Lui fait tout accorder, si j'en obtiens ce gage,
Songez-vous bien, Seigneur, où sa bonté m'engage ?

ZULEMAR

Rien n'est à ménager pour sauver un vainqueur,
Dont son aveugle amour a fait tout le malheur.
Le Ciel vous offre enfin un moyen infaillible, 625
Peut-être que l'effort vous en sera pénible ;
Mais si vous sentiez assez de fermeté,
Pour lui parler, Madame, avec sincérité,
Si vous lui confirmiez de votre propre bouche
Que l'amour qu'il ressent n'a plus rien qui vous touche ; 630
Honteux de son erreur, privé de tout espoir,
Alamir rentrerait bientôt dans son devoir.

FATIME

Ah ! Que me dites vous ? Quoi ma bouche cruelle
L'accablerait encor d'une douleur mortelle :
J'irais lui révéler mon infidélité ; 635

Que me demandez-vous, à quelle extrémité ?
 Portez-vous de mon coeur l'innocence tendresse ?
 Ah ! De grâce, Seigneur, épargnez ma faiblesse !
 Moi lui dire son sort, ignorante du mien ?
 Hélas ! Suis-je en état de l'instruire du sien ? 640
 Non il vaut mieux suivant ma triste destinée,
 Aller traîner ailleurs ma vie infortunée :
 De souffrir mon départ, je vais presser le Roi,
 Venez, Seigneur, venez vous joindre avecque moi.
 Ici par mon exil tout changera de face ; 645
 Alamir obtiendra facilement sa grâce :
 L'équitable raison éclairera le Roi,
 Chacun sera content, tout sera calme : Et moi
 Je fuirai des regards que ma présence gêne,
 Et qui sur moi, Seigneur, ne tombent qu'avec peine. 650

ZULEMAR

Madame....

FATIME

Au nom des Dieux ne me résistez pas,
 Je sais que ce dessein avance mon trépas ;
 Mais cette vie, hélas ! que chacun tient si chère ,
 Ne me plaisait qu'autant qu'elle pouvait vous plaire ; 655
 Et puis que rien en vous ne flatte mon espoir,
 Je vais priver mes yeux du plaisir de vous voir.

ZULEMAR

Hélas ! quelle est la fin que le sort me destine !
 Le Ciel détruit toujours tout ce que j'imagine !
 Mais ne la quittons pas, profitons de l'erreur 660
 Qui me rend malgré moi maîtresse de son coeur ;

Qu'en faveur d'Alamir elle agisse, elle presse,
À ce prix, s'il le faut, écoutons sa tendresse,
Trompons-là, tout est juste, et tout est glorieux,
Pour sauver du trépas ce qu'on aime le mieux.

665

ACTE III

SCÈNE I

Zulemar, Abendax.

ZULEMAR

Oui tu verras changer le destin qui m'accable;
Fatime à mes desseins veut être favorable,
À flatter son amour j'ai longtemps balancé,
Mais enfin, Abendax, mon scrupule a cessé ;
Quand j'ai vu que l'erreur où son coeur s'abandonne, 670
Sur la tête bientôt attachait la Couronne.
Grâce au penchant secret qui lui parle pour moi,
Elle même a couru fléchir l'esprit du Roi :
Que te dirai-je enfin, il n'a pu s'en défendre,
Il doit voir Alamir en ces lieux et l'entendre, 675
C'est ce qu'on vient déjà de lui faire savoir ;
Tu vois qu'avec raison je reprends quelque espoir,
En daignant l'assurer du pardon de son crime,
Le Roi ne taira point qu'il brûle pour Fatime.
Le Princesse elle-même après leur entretien, 680
De son manque de foi ne lui cachera rien.
Juge de sa douleur à ce revers funeste.
Pense-tu qu'il m'évite, encor qu'il me déteste ;
Lors qu'expliquant mon sort, implorant son appui
Ma bouche lui dira ce que je sens pour lui, 685

Non, son grand coeur touché de ma persévérance,
 Ne mettra plus de borne à sa reconnaissance.
 Quelle gloire, Abendax, quel plaisir, quel bonheur
 D'occuper, de remplir, de posséder un coeur
 Fier, inflexible, exempt de honte, de bassesse,
 Et dont l'amour enfin est l'unique faiblesse :
 Mais j'entends Alamir : c'est lui, retire toi.

690

SCÈNE II

Alamir, Zulemar.

ZULEMAR

Seigneur dans un moment vous allez voir le Roi,
 J'ai fléchi son esprit, j'ai vaincu sa colère,
 Et s'il vous parle enfin ce n'est qu'à ma prière.
 Voyez, et daignez en juger par les effets,
 Si d'un coeur ennemi ce sont-là les projets :
 Au reste quand pour vous tout s'unit, tout conspire,
 Vous-même en ce moment n'allez pas vous détruire,
 Ménagez avec soin un monarque irrité ;
 Voyez-le sans chagrin, parlez lui sans fierté,
 Il a toujours pour vous une sincère estime,
 Il ne peut soupçonner votre vertu d'un crime,
 Et s'il veut qu'attachés toujours à leur devoir,
 Les plus grands soient les plus soumis à son pouvoir :
 Si pour vous étonner il montre en apparence
 Trop de ressentiment d'une légère offense,
 Cette sévérité ne tient rien des tyrans,
 Ses desseins sont toujours aussi justes que grands,
 Et soit que son pouvoir récompense ou punisse,
 La raison le conduit, et non pas le caprice :
 Mais les Princes, Seigneur, que l'équité soutient,

695

700

705

710

Veulent être absolus, vous le savez. Il vient
Je vous laisse.

SCÈNE III

Abderamen, Alamir.

ALAMIR

Seigneur...

715

ABDERAMEN

Observez le silence,
Alamir ; votre orgueil demande ma présence,
Je l'accorde, je fais ce que vous souhaitez,
Mais avant qu'expliquer vos raisons, écoutez.
Vous êtes grand, fameux, mille exploits pleins de gloire
Affleurent de vos jours l'éclatante mémoire. 720
Vous avez cru peut-être en violant les lois ;
Qu'elles devaient se taire au bruit de vos exploits :
Mais non, plus les sujets sont prés des diadèmes,
Plus un devoir exact doit régner sur eux-mêmes. 725
De l'Univers entier observez ; c'est sur eux
Que les Rois pour donner des exemples fameux
Avec plus de splendeur signalent leurs puissances,
Par des punitions ou par des récompenses.
Si j'avais voulu croire un trop juste courroux, 730
Votre retour m'offrait ce grand exemple en vous ;
Mais vos rares vertus, et ma reconnaissance
Avaient de mes transports calmé la violence,
Sans examiner rien je vous faisais partir,
Il ne vous en aurait coûté qu'un repentir : 735
Vous n'avez pas daigné profiter de ma grâce,

Au contraire à cet offre augmentant votre audace,
 Vous avez demandé fièrement à me voir.
 Me voici ; votre sort n'est plus en mon pouvoir,
 Aux lois de mon État il faut que j'obéisse,
 Que je vous récompense, ou que je vous punisse.
 Voila ce qu'ont produit vos désirs imprudents,
 Il suffit ; à présent parlez, je vous entends.

740

ALAMIR

Seigneur, je ne veux point chercher pour ma défense
 Tout ce qui peut ici demander ma présence ;
 J'aurais mille raisons pour me justifier,
 Si sur de tels secours je voulais m'appuyer ;
 Je l'avoue, et ma gloire en ce moment blessée
 Ne me punit que trop d'une ardeur insensée...
 J'aime : si de l'amour les trop puissantes Lois,
 Dans toutes leur rigueur pressaient le coeur des rois ;
 Si de son ascendant vous connaissiez l'empire,
 Pour paraître innocent je n'aurais rien à dire.
 Oui, Seigneur, entraîné par ce fatal pouvoir,
 J'ai violé les lois, j'ai trahi mon devoir ;
 J'ai mérité la mort, et perds toute espérance,
 Si la justice en vous ne cède à la clémence,
 Peut-être aurais-je pu, fier d'un peu de bonheur
 Raconter mes exploits pour toucher votre coeur ;
 Vous dire que mon bras, grâces aux Dieux propices,
 A su rendre à l'État d'assez heureux services,
 Et que mon sang pour vous répandu mille fois
 Doit affranchir mon sort de la rigueur des Lois.
 Mais qu'ai-je fait, Seigneur, dont l'honneur de le faire
 Dans le même moment, n'ait été le salaire.
 Vos ordres, il est vrai, me pressaient de partir,
 Mais à ne vous point voir je n'ai pu consentir.

745

750

755

760

765

Non, Seigneur, qu'obstiné dans ma coupable audace,
 J'aie approuvé mon crime, et refusé ma grâce ;
 Votre seul intérêt a pu dans votre Cour
 Pour quelque temps encor prolonger mon séjour.
 Objet infortuné d'une haine trop juste,
 Malheureux et privé de votre aspect auguste.
 Aurais-je osé, Seigneur, commander vos soldats ?
 Auraient-ils désormais voulu suivre mes pas ?
 Lors qu'un camp empressé nous sert et nous révere,
 C'est vous seul, c'est son Roi qu'en nous il considère,
 Et qui d'un favori veut bien suivre les lois,
 D'un malheureux banni me connaîtrait la voix.

770

775

ABDERAMEN

De ces vaines couleurs je crois peu l'apparence ;
 Mais de tous vos desseins je connais l'innocence :
 Alamir mon esprit étouffe les soupçons,
 Et cède à la bonté plutôt qu'à vos raisons ;
 Je répandrai sur vous tant de biens, tant de gloire
 Que de votre disgrâce on perdra la mémoire :
 Mais suivi désormais du peuple et des soldats,
 Que vous verrez marcher en foule sur vos pas,
 Dés ce jour même, allez rejoindre mon armée
 Et faites pour mon choix parler la renommée.

780

785

ALAMIR

Par une grâce encor daignez combler mes vœux :
 La Princesse Fatime est l'objet de mes feux,
 Permettez qu'à jamais une foi mutuelle...

790

ABDERAMEN

Elle est digne de vous, vous êtes digne d'elle

Vous mérites sans doute un objet si charmant ;
Alamir, mais le Ciel en dispose autrement,
Et pour vous dire tout, une loi souveraine,
Pour jamais vous sépare, et la fait votre Reine.

795

ALAMIR

Quoi, Seigneur...

ABDERAMEN

Je l'épouse étouffant votre espoir,
Ce n'est plus qu'en sujet que vous la devez voir.

800

ALAMIR

Surpris, saisi, frappé de ce que j'entends dire,
Dans mon étonnement à peine je respire :
Vous mon rival, c'est vous qui m'enlevez la foi...
D'un coeur dont tous les vœux auraient été pour moi ;
Avant que ma douleur ait franchi les limites,
Des inhumaines lois à mon respect prescrites :
Permettez-moi d'aller dans de sauvages lieux
Me plaindre en liberté de mon sort et des Dieux.

805

ABDERAMEN

J'ai prévu vos douleurs, j'en ai senti l'atteinte,
Pour fermer contre moi votre bouche à la plainte,
Longtemps à mes désirs je me suis opposé :
Mais j'aime, je suis Roi. Dieux ! Qu'il est mal aisé,
Lors que l'amour sur nous règne avec violence,
De ne se pas servir de toute sa puissance ;
Mais enfin pour m'ôter le nom de Prince ingrat,
Alamir disposez, de moi, de mon État,

810

815

Souhaitez, demandez, épuisez ma puissance,
Il n'est rien au dessus de votre récompense.

ALAMIR

Qu'ai-je affaire, Seigneur, de rang, de dignités ?
Et quel bien peut payer le coeur que vous m'ôtez ? 820
Fatime est l'objet seul pour qui j'aimais la vie,
C'était tout mon espoir, vous me l'avez ravie :
Je n'écoute plus rien, promesse ni danger,
Je n'ai plus rien à craindre, et rien à ménager.
Ah ! Quand de mes exploits vous perdez la mémoire, 825
Si je perdais aussi tout le soin de ma gloire,
Chef de tant de soldats, et tant de fois vainqueur,
Qu'aisément je pourrais mériter mon malheur.

ABDERAMEN

Je vous entends, je vois ce que vous pouvez faire.
Je saurai profiter de cet aveu sincère. 830
Pensez-y.

SCÈNE IV

ALAMIR

Qu'ai-je à craindre en l'état où je suis :
Est-il quelques malheurs plus grands que mes ennuis ?
Mon maître est mon Rival, il m'enlève Fatime :
Roi barbare, crois-tu jouir de son estime ? 835
Crois-tu toucher son coeur, non ne t'en flatte pas.
Ton trône, ta grandeur, tes soins n'ont point d'appas.
Qui puissent de son âme effacer la mémoire,
De tout ce qu'elle doit à ma flamme, à sa gloire,

Je la connais ; certain que ses vœux sont pour moi.
Je me tiens beaucoup moins infortuné que toi.

840

SCÈNE V

Alamir, Fatime.

FATIME

Ah ! que viens-je de voir ? Seigneur, le Roi vous quitte.
Le front triste, la vue égarée, interdite,
Ses regards menaçants où règne la fureur.
Aux coeurs les plus hardis impriment la terreur,
Que je crains pour vos jours, l'orage qui s'apprête
De ces terribles coups détournerez votre tête,
Encor un coup quittez ces détestables lieux.

845

ALAMIR

Non, Madame, il m'est doux de mourir à vos yeux,
Pour rendre à mes regards, ce séjour formidable,
Pour me faire quitter cette Cour détestable,
Il faudrait qu'un rival occupant votre coeur,
Eût contre moi changé votre amour en horreur :
J'irais cacher ailleurs ma honte et ma faiblesse,
Mais tant que je serai sûr de votre tendresse,
On ne me verra point inquiété, surpris,
Fuir, craindre des malheurs, dont Fatime est le prix.

850

855

FATIME

Seigneur, de tous les soins que l'amour vous suggère,
Le plus pressant pour vous, et le plus salulaire,
C'est de partir.

860

ALAMIR

Hé bien, Madame, je vous crois ;
 Vous l'ordonnez, je parts, mais partez avec moi.
 Venez suivant l'amour que l'honneur autorise,
 M'assurer de la foi que vous m'avez promise.
 Allons en d'autres lieux cacher notre malheur : 865
 Vous ne répondez rien, et changez de couleur,
 Que présage à mes yeux ce silence timide ?
 Croyez-vous qu'Alamir soit un lâche, un perfide,
 Qui...Non vous n'avez point ce doute injurieux,
 Vous suivrez un époux approuvé par les Dieux : 870
 Pourquoi craindre, pourquoi soupçonner ma conduite.
 Ma Princesse, parlez.

FATIME

Où me vois-je réduite ?
 Grands Dieux ! que mon destin est affreux, est cruel ;
 Quand la honte m'impose un silence éternel, 875
 Le tyrannique honneur me défend de me taire,
 L'un et l'autre à mon coeur parle d'un ton sévère ;
 Mais de mille malheurs dut le Ciel m'accabler,
 Le péril est trop grand, trop proche, il faut parler :
 Sortez, Seigneur, sortez de l'erreur où vous êtes ; 880
 Apprenez qui je suis, voyez ce que vous faites :
 Cessez de fuir pour moi tant de prospérités,
 Rebelle à vos désirs, ingrate à vos bontés ;
 Indigne pour jamais du feu qui vous anime ;
 Je ne mérite plus vos vœux ni votre estime. 885
 Les Dieux, les cruels Dieux jaloux de mon bonheur,
 Se sont fait un plaisir de verser dans mon coeur
 Un poison, dont soudain la funeste puissance
 A noirci de mes jours, a détruit l'innocence.

L'état où je vous vois m'arrache cet aveu
Oubliez tout de moi, jusqu'à mon nom : Adieu.

890

SCÈNE VI

ALAMIR

Où suis-je, juste Ciel ! L'ai-je bien entendue ?
Fatime se déclare infidèle à ma vue.
Des malheurs que tâchaient de prévenir mes soins :
Hélas ! voila celui que je craignais le moins !
Lorsque je la croyais de moi seul occupée.
La cruelle...

895

SCÈNE VII

Alamir, Osmar, Gardes.

OSMAR

Seigneur, donnez moi votre épée :
C'est par l'ordre du Roi.

ALAMIR

Mon épée ?

900

OSMAR

Oui, Seigneur.

ALAMIR

À quel trouble honteux s'abandonne mon coeur !

Tenez.

OSMAR

C'est malgré moi qu'un ordre qui m'accable,
Fait passer dans mes mains ce fer si redoutable.

905

ALAMIR

Il suffit, je rends grâce, Osmar, à vos bontés.
Marchez, conduisez-moi, je vous suis.

SCÈNE VIII

Alamir, Zulemar, Osmar, Abandax, Gardes.

ZULEMAR

Arrêtez.
Osmar. Je viens, Seigneur, vous offrir votre grâce.

ALAMIR

Tu me braves encor : Poursuis dans cette audace.
L'ordre de m'arrêter est conduit prudemment.
Si tu l'avais osé devancer d'un moment,
Mon bras t'eût épargné les peines que te donne,
Le soin qu'auprès du Roi tu prends de ma personne.
Si j'étais libre enfin, ton insolente voix
Ne m'insulterait pas une seconde fois.

910

915

ZULEMAR

Que vous êtes injuste ! Hé ! Que faut-t-il donc faire ?
Pour vous prouver un zèle, une amitié sincère :

Mais contre moi, Seigneur, avant que d'éclater,
 Voyez ce que je fais, et daignez m'écouter. 920
 L'amour, vous le savez est votre unique crime,
 Pour vous rendre innocent, renoncez à Fatime :
 Faites plus, pour calmer tous les soupçons du Roi,
 À quelque autre Princesse engagez votre foi.
 Il en est de mon sang une qui vous adore, 925
 Une que l'Univers ne connaît point encore ;
 Qui sous un autre nom élevée en ces lieux,
 Cachée à tous, n'a pu se cacher à vos yeux.
 Vous avez dans son coeur fait naître une tendresse,
 Qui dans tous vos malheurs malgré vous l'intéresse. 930
 Elle vous voit souvent, et prête à vous parler,
 De crainte en vous voyant, elle se sent troubler.
 Son nom haï de vous, la glace, l'épouvante,
 Et retient son aveu sur sa lèvre tremblante :
 Mais ses yeux attachez à vous considérer, 935
 Son âme en ses discours facile à s'égarer,
 Son trouble, mille soins que l'on ne peut comprendre,
 Tout vous dit son amour si vous voulez l'entendre.
 Seigneur si vous saviez ce qu'elle sent pour vous...

ALAMIR

Qui moi ? d'une Zegri je deviendrais l'époux ? 940
 Eut-elle à me donner tout l'Empire du monde,
 En esprit, en beauté, fut-elle sans seconde ;
 Son coeur d'un tendre amour fut-il épris pour moi,
 C'est assez qu'elle soit du même sang que toi.
 Pour mettre dans mon coeur, pour allumer contre elle 945
 Une haine invincible, une horreur éternelle :
 Que dis-je, en écoutant l'offre que tu m'en fais,
 Je la déteste encor plus que je ne te hais.

ZULEMAR

Ah ! Seigneur apprenez....

ALAMIR

Je ne veux rien apprendre.

950

Assez, et trop longtemps j'ai souffert à t'entendre.

Gardes délivrez-moi d'un objet odieux.

ZULEMAR

Tu seras satisfait : qu'on l'ôte de ces lieux,

Je ne vous retiens plus. Gardes qu'on le saisisse ;

Vous avez l'ordre, Osmar, faites qu'on obéisse.

955

SCÈNE IX

Zulemar, Abendax.

ZULEMAR

Va, cours, marche au devant d'un trépas assuré

Prince indigne du sort qui t'était préparé :

Malheureuse, j'allais pleine de ma tendresse,

Lui découvrir mon sexe, avouer ma faiblesse.

Que dis-je, tout mon sort est déjà révélé,

960

Il a vu mon désordre, et mes yeux ont parlé.

Mais enfin, Abendax, à moi-même rendue,

Et d'un juste dépit désormais soutenue :

J'aspire à me venger de ces cruels mépris,

D'un malheureux amour seul et funeste prix :

965

Je vais presser du Roi l'implacable colère,

L'irriter, l'animer contre ce téméraire,

Sacrifier l'ingrat à ma juste fureur :
Dussai-je après sa mort expirer de douleur.

ACTE IV

SCÈNE I

Fatime, Zindarise.

ZINDARISE

Oui, Madame, avec soin les portes sont gardées 970
D'armes et de Soldats, les places sont bordées,
Les courtisans confus, les ministres troublés,
Les princes interdits, les juges assemblés.
Le Roi même inquiet fuyant l'aspect du monde,
Jette dans les esprits une terreur profonde. 975
Il marche environné de chefs et de soldats.
Un gros de sénateurs accompagne ses pas,
Tristes, épouvantés, leurs visages sévères
N'ont point de leur vertu les marques ordinaires.
Ces mortels redoutés qui tiennent dans leurs mains, 980
La puissance des Rois, et le sort des humains,
Semblent craindre aujourd'hui l'ordre qui les assemble :
Tout garde le silence, autour du Roi tout tremble.
Au milieu de la place un échafaud dressé,
Attire les regards d'un grand peuple amassé, 985
Qui pâlit, et qui craint de voir tomber la tête,
Que menace aujourd'hui cette horrible tempête.
De ses propres emplois abandonnant le soin,
Chacun de ce grand jour veut être le témoin.

Tout frémit : Cependant parmi cette tristesse 990
On voit encor briller des marques d'allégresse.
Les temples sont ouverts, les autels sont ornez :
Les prêtres revêtus, et de fleurs couronnés,
Étalent l'appareil des plus célèbres fêtes ;
L'encens fume partout, les victimes sont prêtes. 995
D'un juste étonnement les esprits occupés,
Sur tant d'objets divers dont les yeux sont frappés,
En discours superflus se lassent et s'épuisent,
Inventent des raisons qu'aussitôt ils détruisent,
Et plus à s'éclaircir ils veulent s'efforcer, 1000
Plus ils trouvent d'horreurs qu'ils ne sauraient percer.

FATIME

Pour quel dessein fait-on des apprêts si contraires,
Et qui m'expliquera ces funestes mystères :
Qui livrent mon esprit à de cruels soupçons ?

ZINDARISE

Seul de tous ses projets le Roi sait les raisons, 1005
Le secret fut toujours sa grande politique ;
Mais il vient : Avec vous, faites qu'il s'en explique.

SCÈNE II

Abaramen, Fatime, Zindarise.

ABDERAMEN

Tandis que mes sujets sont dans l'étonnement,
Et d'un jour si pompeux craignent l'événement :
Souffrez que sans témoins je vous parle, Madame, 1010

Et vous découvrez ici les secrets de mon âme.
 Je vous aime : Mes soins, mes regards, mes soupirs,
 Ont malgré moi sans doute expliqué mes désirs ;
 Mais jusqu'ici ma bouche auprès de vous muette,
 D'aujourd'hui seulement en devient l'interprète. 1015
 Non qu'une crainte indigne, et de vous et de moi,
 Ait pu vous disputer l'amour de votre Roi :
 Mais comme l'État doit régler nos hyménées,
 Les passions des rois sont toujours soupçonnées :
 Lorsqu'aucun intérêt n'appuyant leurs projets, 1020
 On les voit adorer le sang de leurs sujets.
 J'ai craint qu'on n'imputât mes plus tendres hommages,
 Au fol empressement de ces ardeurs volages,
 Qui ne font naître en nous que d'injustes désirs,
 Et qui n'ont pour objet que de faibles plaisirs. 1025
 Madame à votre Roi votre gloire était chère,
 Je me suis fait pour elle une loi de me taire.
 Je parle maintenant, et veux que ce grand jour
 Par un heureux hymen, vous prouve mon amour.

FATIME

Seigneur de vos projets, étonnée, interdite, 1030
 Je ne puis vous cacher le trouble qui m'agite,
 Tant de soins, tant d'honneurs que je n'attendais pas...

ABDERAMEN

Je pénètre aisément d'où naît votre embarras :
 Pour le sort d'Alamir dont le coeur vous adore,
 Une juste pitié vous sollicite encore. 1035
 Vos regards attendris n'envisagent mon rang,
 Que comme un triste honneur cimenté de mon sang.
 Vous avez pu savoir que sa coupable audace,
 Désormais devant moi ne trouve plus de grâce.

Que la mort va l'ôter du nombre des humains : 1040
 Mais n'appréhendez rien, sa grâce est en vos mains :
 Oui, lorsqu'à mon destin vous allez être unie,
 Je veux qu'en vous perdant il vous doive la vie,
 Et qu'ainsi le pardon d'un fameux criminel,
 Attache à votre règne un honneur éternel. 1045
 Je vous ai réservé cette grâce éclatante :
 Connaissez le bonheur que le sort vous présente.
 Combien est-il de rois comblés d'ans et d'honneurs,
 Qui par mille bontés ont charmé tous les coeurs,
 Et n'ont pu sur le trône élevés dès l'enfance, 1050
 Sur d'aussi grands sujets signaler leur clémence.
 Venez donc à l'autel en me donnant la foi,
 Vous assurer...

FATIME

Seigneur, qu'exigez-vous de moi ?

ABDERAMEN

Quand vous allez régner, lorsqu'un roi qui vous aime, 1055
 Remet entre vos mains avec son diadème,
 Le sort d'un orgueilleux qu'il a droit de punir,
 Quand tout doit vous presser, qui vous peut retenir ?

FATIME

Si vous perdez pour moi le soin de votre gloire ;
 Seigneur, dois-je pour vous en perdre la mémoire. 1060
 Quel est votre dessein, lors que de toutes parts,
 Votre hymen souhaité suspend tous les regards ;
 Quand l'Afrique vous offre avecque ses princesses.
 Le secours de ses rois, ses ports et ses richesses.
 De ce pompeux hymen vous voulez m'honorer, 1065

Moi qui de tout l'éclat dont je puis me parer,
 Ne compte que l'honneur d'être votre sujette,
 Pour vos seuls intérêts, pour vous-même inquiète,
 Souffrez que je m'oppose à cet aveugle amour :
 Que croiraient vos sujets, que dirait votre cour ?

1070

ABDERAMEN

Ne vous informez point de ce qu'on pourra croire,
 C'est à moi d'avoir soin de mon rang, de ma gloire ;
 Et c'est à mes sujets sans s'en inquiéter,
 De voir mes passions, et de les respecter.
 A ce suprême honneur que je prétends vous faire,
 Madame, j'avais cru vous trouver moins contraire ;
 Si c'est trop m'abaisser, que d'être votre époux,
 Je ne m'attendais pas d'en être instruit par vous.
 Ce conseil généreux part d'un coeur magnanime,
 Mais ce coeur, est-ce enfin la gloire qui l'anime.
 Des intérêts plus chers n'y sont-ils point mêlez ?
 N'enveloppe-t-il point d'autres secrets... Parlez,
 Madame, et sans détour que votre coeur s'explique.

1075

1080

FATIME

Vous me le commandez, j'obéis sans réplique,
 On ne peut rien cacher aux rois, non plus qu'aux Dieux.
 Si le Ciel sur le trône avait mis mes aïeux,
 J'aurais fait mes plaisirs, j'aurais fait mon envie,
 D'assurer le bonheur de votre illustre vie :
 J'aurais tout employé pour mériter le choix,
 Seigneur, du plus parfait, et du plus grand des rois.
 Mais dans un rang plus bas, réduite dès l'enfance,
 Mon coeur s'est fait un choix conforme à ma naissance,
 Pour un de vos sujets. L'amour l'a su toucher,
 C'est en vain qu'à vos yeux je voudrais le cacher :

1085

1090

Si malgré cet aveu votre amour persévère,
Si le don de ma main peut encore vous plaire,
Vous n'avez qu'à parler, elle est à vous, Seigneur :
Mais quand je ne vous puis répondre de mon coeur,
Pourriez-vous...

1095

ABDERAMEN

Oui je puis perdre le téméraire,
Qui m'ose disputer le bonheur de vous plaire.
Le succès de mes feux décide de son sort ;
Cet aveu, vos refus précipitent sa mort.
Songez-y ; sur ce point c'est à vous de résoudre,
Vous n'avez qu'un moment pour retenir la foudre.
Gardes à moi.

1100

1105

SCÈNE III

Abderamen, Zulemar, Fatime.

ZULEMAR

Seigneur.

ABDERAMEN

Encor un coup parlez.
Les juges au Sénat par mon ordre assemblez,
Sur le sort d'Alamir attendent ma réponse,
Quel arrêt voulez-vous que ma bouche prononce
C'est de vous que dépend ou sa vie ou se mort.

1110

FATIME

Le Ciel qui vous a fait le maître de son sort,

Daigne de ce héros vous prouver l'innocence,
Mais n'attendez de moi qu'un malheureux silence :
Le don de notre coeur ne dépend point de nous.

1115

ABDERAMEN

C'est trop par vos refus exciter mon courroux.
Allez porter mon ordre au Sénat tout à l'heure.
Zulemar. Alamir est coupable, qu'il meure.

ZULEMAR

Qu'il meure ?

1120

ABDERAMEN

En sa faveur elle ose rejeter
Le Sceptre que ma main vient de lui présenter.
Un sujet insolent accablé de ma haine,
Dont l'univers sans moi se souviendrait à peine :
À mon sceptre, à mon rang se verra préféré ;
Ils pourront me braver, et je le souffrirai ?
D'une ingrate, d'un traître il faut que je me venge ;
Qu'il expire à ses yeux, je l'ordonne.

1125

ZULEMAR

Qu'entends-je ?
Les Dieux m'en sont témoins, plus animé que vous
Je venais en ces lieux presser votre courroux,
Accuser Alamir, demander son supplice,
J'en ai trop de raisons ; mais s'il faut qu'il périsse,
Qu'il soit mieux convaincu de ses propres forfaits,
Ne le punissez point de ceux qu'il n'a pas faits :
Si Fatime s'oppose à votre ordre suprême,

1130

1135

Il en est innocent, ce n'est point lui qu'elle aime ;
Ce n'est point lui, Seigneur, qui l'enlève à son Roi.
Connaissez le coupable, et l'accablez : C'est moi.
Oui, Seigneur, c'est pour moi qu'à vos désirs rebelle...

1140

FATIME

N'en croyez pas, Seigneur, un sujet trop fidèle,
Qui voulant à l'État conserver un appui,
Se rend auprès de vous coupable au lieu de lui.

ABDERAMEN

Vous vous chargez trop tôt du soin de le défendre,
Pour me faire douter de ce qu'il veut m'apprendre.
Vos yeux épouvantés, votre front interdit,
Ne confirment que trop ce que sa bouche a dit.
Vous l'aimez, je le vois, Princesse trop ingrate,
Et plus vous le niez, plus votre amour éclate.
Pour toi que mes bienfaits prodigués chaque jour,
Ingrat avaient rendu le premier de ma Cour ;
Pour toi qui de mon coeur trahis la confiance,
N'espère pas que rien t'arrache à ma vengeance.
Tu périras.

1145

1150

ZULEMAR

Seigneur, je n'en suis point troublé,
Des malheurs inconnus je suis trop accablé :
Pour voir avec frayeur une mort nécessaire,
Qui peut seule finir ma honte et ma misère,
Je ne vous dirai point que sans rendre de soins,
On est aimé souvent lorsqu'on le veut le moins,
Qu'on aime quelquefois ce qu'il faut qu'on hâisse,
Et que rien de l'amour ne règle le caprice :

1155

1160

Je ne m'excuse point, j'ai traversé vos feux,
 J'ai fait votre malheur sans pouvoir être heureux.
 Seigneur, punissez-moi, perdez un misérable, 1165
 Dans le fonds de mon coeur je suis assez coupable :
 Si vous saviez quel est mon destin, mon amour
 Vous avoueriez...Seigneur, vous le saurez un jour.
 Je mourrai de l'amour déplorable victime,
 Trop content si ma mort peut effacer mon crime, 1170
 Calmer tous vos soupçons, enfin rendre à son Roi,
 Un héros à l'État plus utile que moi.

ABDERAMEN

Grands Dieux ! Tout me dédaigne ainsi, tout m'abandonne !
 Le plus affreux trépas n'a rien qui les étonne :
 Quel est donc mon malheur ? Quel destin envieux 1175
 Me rend quoi que je fasse à ce point odieux,
 Un ingrat que mon coeur de ses bontés honore,
 Une cruelle, enfin que j'aime, que j'adore,
 Conspirent l'un et l'autre à me percer le coeur :
 Mais qui vient en ces lieux ? Que me veux-t-on ? 1180

SCÈNE IV

Fatime, Abderamen, Osmar, Zulemar, Gardes.

OSMAR

Seigneur,
 Les Juges d'Alamir ont suivant nos maximes,
 Écouté sa défense, examiné ses crimes ;
 On n'attend plus de vous qu'un mot pour le punir
 Et je viens... 1185

ABDERAMEN

Il suffit, qu'on le fasse venir.

SCÈNE V

Abdaramen, Zulemar, Fatime.

ABDERAMEN

Pensez-vous que cédant à vos lâches envies,
Je vous laisse jouir de tant de perfidies ?
Vous n'insulterez point au malheur de mes feux.
Qu'en leurs appartements on les garde tous deux.

1190

SCÈNE VI

Abdaramen, Alamir.

ABDERAMEN

Rendez grâce au Ciel, dont la bonté m'éclaire,
Alamir, et dissipe une injuste colère.
Vous n'êtes point coupable, on nous trahit tous deux :
Zulemar est le seul qui s'oppose à mes vœux ;
Mais enfin oublions tous les sujets de plainte,
Rentrez dans ma faveur sans retour et sans feinte :
Amant abandonné malheureux comme moi.
Excusez mes transports, et plaignez votre Roi.
Soyez plus que jamais l'appui de ma Couronne.
Vivez pour mon état, pour moi, je vous l'ordonne.

1195

1200

ALAMIR

Je reçois le pardon que vous me présentés,
 Et je veux bien devoir ma grâce à vos bontés ;
 Seigneur ; non qu'en l'état où ma vie est réduite,
 La mort soit désormais un malheur que j'évite :
 Heureux si prévenant mon funeste retour, 1205
 Elle m'eut épargné la honte de ce jour.
 Je ne le cèle point, contraint à vous déplaire,
 Sans en être étonné j'ai vu votre colère.
 Ce n'est point aux mortels nourris dans les combats
 À demander au Ciel d'éloigner leur trépas. 1210
 Quand les bras affaiblis gémissent sous les armes,
 Pour un héros, Seigneur, la vie a peu de charmes,
 L'exemple en est commun, des plus fameux guerriers,
 Un long âge a souvent flétri tous les lauriers,
 Sous un chef chargé d'ans la fortune se lasse, 1215
 Et quitte un Général que la vieillesse glace.
 Avecque trop d'éclat jusqu'ici j'ai vécu,
 En mille lieux divers sous vos lois j'ai vaincu,
 Dans le même bonheur incertain de poursuivre,
 Je puis mourir trop tard, et je crains de trop vivre. 1220
 Prêt à souffrir des Lois les dernières rigueurs,
 À quitter une vie assez pleine d'honneurs,
 Par ces raisons, Seigneur, je rassurais mon âme.
 Je mourais il est vrai par une main infâme ;
 Mais dans tous les esprits le crime d'un amant 1225
 N'est pas crime, ou du moins se pardonne aisément,
 Et d'un indigne sort quelque soit le caprice,
 La honte est dans le crime, et non dans le supplice.

ABDERAMEN

Vous vivrez Alamir, et toujours triomphant,

Vous rendrez par vos soins mon règne florissant : 1230
 Cependant je veux bien dans un aveu sincère,
 Exposer à vos yeux mon âme toute entière.
 Zulemar plus que vous occupait ma faveur,
 Il savait mes secrets, il régnait dans mon coeur,
 Il ne vous y laissait qu'une stérile estime ; 1235
 Qui l'eut cru ? Cependant il adorait Fatime,
 Il s'en faisait aimer, et mes feux offensés
 Allaient seul vous punir des maux qu'il a causés.
 Vengez-vous, vengez-moi d'une erreur si funeste,
 Il est sorti d'un sang que le vôtre déteste, 1240
 Vous auriez triomphé déjà sans ma pitié ;
 Le parti des Zegris était humilié,
 Et j'ai craint que le sort en éteignant leur race
 À celle des vainqueurs n'inspirât trop d'audace ;
 Mais enfin, c'en est fait, je n'écoute plus rien, 1245
 Je prends votre parti, j'abandonne le sien.

ALAMIR

Ordonnez qu'à vos yeux nos haines s'assouvissent,
 Et qu'en un seul combat nos démêlés finissent,
 Je saurais me venger : et si pour moi , Seigneur,
 Un reste de bonté touche encor votre coeur, 1250
 Permettez qu'aussitôt, las de tant d'infortune,
 J'achève loin de vous une vie importune,
 Et que de tous côtés, trahi, désespéré,
 Je cache les ennuis dont je suis déchiré.

ABDERAMEN

Non ne me quittez pas : du destin d'un perfide. 1255
 Je veux à votre tour que votre avis décide,
 Venez donc en résoudre, et contre cet ingrat,
 Faisons de notre haine un intérêt d'État.

ACTE V

SCÈNE I

Zulemar, Abendax.

ABENDAX

Venez. Auprès de vous le Roi même m'envoie,
Sans témoins en ces lieux il veut que je vous vois,
Et je puis vous parler sur l'affreux changement,
Que dans votre fortune a fait un seul moment.

1260

ZULEMAR

Tu le vois, Abendax, tout se détruit, tout passe,
Il n'est point de grandeur qu'un seul revers n'efface,
Qui t'eût dit que sitôt du comble des honneurs,
Zulemar dût tomber dans ce gouffre d'horreurs,
Tu ne l'aurais pas cru.

1265

ABENDAX

J'ai peine encor à croire,
Qu'un seul instant ait pu détruire tant de gloire,
Le même jour vous voit dans un rang glorieux,
Sur vous seule attirer tous les coeurs, tous les yeux,
Et bientôt du destin éprouvant l'injustice,

1270

Pour vos jours innocents craindre un cruel supplice.

ZULEMAR

Hélas ! de tant d'amis qui tenaient tout de moi,
Ma disgrâce aujourd'hui ne me laisse que toi. 1275
Tout rit au favori, tout brille dans sa vie,
Tant que sa faveur dure il fait taire l'envie ;
Mais d'abord que la main qui lui servait d'appui,
Retire les honneurs qu'elle versait sur lui,
Sa chute ouvre aussitôt un chemin à l'audace, 1280
Pour attaquer sa vie, et disputer sa place.
Mes honneurs, mes emplois sont des biens superflus,
Je meurs, et dans deux jours on n'y songera plus.

ABENDAX

Ah Dieux ! Quelle raison, quelle bonté funeste,
Pour sauver un ingrat qui toujours vous déteste, 1285
Vous fait d'un Roi sévère affronter le courroux,
Et découvrir l'amour que Fatime a pour vous ;
Je croyais Alamir au bord du précipice,
Vous alliez disiez-vous avancer son supplice ;
Vous vouliez vous venger, et le perdre aujourd'hui : 1290
Quelle vengeance, hélas ! Vous vous perdez pour lui.

ZULEMAR

Ne me demande point raison de ma conduite ;
Que sais-je dans l'état où les Dieux m'ont réduite ?
J'aime, je vois périr ce que j'aime, il suffit,
Je ne me repens point de tout ce que j'ai dit. 1295

ABENDAX

Il n'est plus d'intérêt, ni de raisons secrètes,
Il est temps de parler, d'avouer qui vous êtes.
Et je vais....

ZULEMAR

Garde-toi de découvrir mon sort
Abendax ne mets point d'obstacles à ma mort 1300
Veux-tu que de ma main moi-même misérable...
Non laisse-moi mourir sans que j'en sois coupable.
Hé quoi, pourrais-tu voir mon nom déshonoré,
Par un indigne amour qui serait avéré :
S'il te souvient encor des bontés de mon père, 1305
Songe que son honneur t'ordonne de te taire ;
Si tu m'aimes, enfin, il faut me le prouver
En ne t'obstant point à vouloir me sauver,
Souffre que le tombeau cache une mal-heureuse,
Qui ne peut étouffer une flamme honteuse. 1310
Puissai-je ne laisser aucun nom après moi,
Et puisse mon secret mourir avecque toi.
Mais, qu'est-ce qu'on nous veut ?

SCÈNE II

Zulemar, Fatime, Abendax, Osmar.

OSMAR

Si vous voulez sa grâce,
Le Roi vous la promet, il est rien qu'il ne fasse, 1315
Pourvu que votre coeur propice à ses souhaits,
Soit par un doux hymen le prix de ses bienfaits ;

Zulemar par son ordre ici vient de se rendre.
Le voici, vous pouvez lui parler et l'entendre :
Madame en jouissant d'un entretien si doux,
Songez bien que son sort ne dépend que de vous.
Qu'on se retire.

1320

SCÈNE III

Zulemar, Fatime.

FATIME

Hé, bien pour m'avoir trop su plaire,
Seigneur, pour avoir fait un aveu trop sincère
Des sentiments d'un coeur qui n'eût pu le trahir,
On vous fait donc coupable, et vous allez mourir.

1325

ZULEMAR

La mort, l'affreuse mort par qui tout se fait craindre,
Est si douce pour moi que je ne puis m'en plaindre.
Madame elle finit des jours infortunés,
Qu'à d'éternels ennuis, les Dieux ont condamnés
Aux volontés du Roi cessez d'être rebelle,
Il vous offre sa main, son trône vous appelle,
Sans plaindre un malheureux qu'on ne peut secourir :
Allez prendre le sceptre, et laissez-moi mourir.

1330

FATIME

Moi qu'à l'ambition j'abandonne mon âme ?
Que je vous laisse en proie aux fureurs...

1335

ZULEMAR

Oui, Madame,
 Ce trépas justement prononcé par le Roi,
 Je vous l'ai déjà dit n'a rien d'affreux pour moi :
 Si de quelque douleur mon âme est attendrie, 1340
 Si je verse des pleurs, ce n'est point pour ma vie :
 Hélas ! C'est de me voir dans un obscur tombeau ;
 Sous une cendre froide éteindre un feu si beau.
 De mourir sans avoir exprimé la tendresse...
 Pardonnez-moi, Madame, encor cette faiblesse ; 1345
 Au moment où je dois me taire pour jamais,
 Ma confiance n'est point au dessus des souhaits.
 Mais c'est en ma faveur obscurcir trop de charmes ;
 Je ne mérite point vos précieuses larmes :
 Perdez d'un malheureux le triste souvenir ; 1350
 Allez prendre le sceptre, et laissez moi mourir.

FATIME

Non, vous ne mourrez point, quittez cette pensée,
 Ma vie à vous sauver est trop intéressée,
 Votre grâce, dit-on, dépend encor de moi,
 Je n'ai pour l'obtenir qu'à feindre auprès du Roi, 1355
 Qu'à demander du temps pour l'hymen qu'il souhaite ;
 Nous choisirons après quelque sûre retraite.
 Pour nous venger de lui tout nous sera permis,
 J'ai du pouvoir ici, vous avez des amis,
 Assistez d'eux sans bruit, quittant ce lieu funeste... 1360
 C'est assez m'expliquer, vous entendez le reste.
 J'envisage en tremblant une telle action,
 Et vos yeux sont témoins de ma confusion ;
 Mais enfin pour sauver une teste si chère
 Je ne ménage rien. J'y cours. 1365

ZULEMAR

Qu'allez-vous faire ?
Elle me quitte et va reculant mon trépas,
M'exposer par la feinte à de nouveaux combats.
Grands Dieux ! Sur mes malheurs plus je jette la vue,
Plus je n'y vois pour moi qu'une funeste issue ;
Et tel est de mes jours l'astre pernicieux...
Mais que vois-je ? Alamir se présente à mes yeux,
Quel sujet le conduit, quel mouvement le presse :
Ô Dieux, dans ce moment soutenez ma faiblesse.

1370

SCÈNE IV

Alamir, Zulemar.

ZULEMAR

Alamir, quel dessein porte vers moi tes pas,
Viens-tu comme ennemi jouir de mon trépas,
Étaler à mes yeux ton triomphe, et ta joie ?

1375

ALAMIR

Non, j'obéis au Roi qui veut que je te vois,
Quoiqu'il doive punir ton amour indiscret,
Il condamne au trépas ta jeunesse à regret,
À ta grâce sans peine, on le verra souscrire,
Mille autres de sa part auraient pu te le dire,
Mais voulant par mes soins m'acquitter envers toi,
Moi-même auprès de lui j'ai brigué cet emploi.
Pour garantir tes jours d'un indigne supplice :
Crois moi, de ton amour fais lui le sacrifice,
Dans une folle ardeur cesse de t'obstiner,

1380

1385

C'est le sincère avis que je viens te donner.

ZULEMAR

Je ne connais que trop où mon amour m'engage,
Je cherche à m'en guérir, je mets tout en usage ; 1390
Mais pour vaincre un amour aussi fort que le mien,
Les Dieux ne m'ont pas fait un coeur comme le tien.

ALAMIR

Hé me crois-tu le coeur si rempli de rudesse,
Quelque fier qu'il paroisse, il n'est pas sans faiblesse.
Ce beau feu dont Fatime avait su l'animer, 1395
N'est pas un de ces feux prompts à se consommer,
Qu'un revers diminue, et qu'éteint une absence ;
J'en rougis, mais enfin malgré son inconstance,
Je ne puis de Fatime oublier les attraits,
Et je sens que je l'aime encor plus que jamais. 1400

ZULEMAR

Hélas !

ALAMIR

Je le veux bien avouer à ma honte.
Non, que si le retour d'une tendresse prompte,
Forçait en ma faveur son âme au repentir,
À l'épouser jamais je pusse consentir. 1405
Il suffit qu'une fois elle soit infidèle,
Malgré tout cet amour dont je brûle pour elle,
Le nom de son époux est indigne de moi,
Et mon coeur l'abandonne à son manque de foi.
Les Dieux m'en vengeront, son illustre conquête, 1410

Ces brillants ornements qui pareront sa teste,
 Ne mettront point son âme à l'abri des remords ;
 J'espère que rendue à ses premiers transports,
 Nous la verrons en proie à ses propres faiblesses, 1415
 A des retours vengeurs, des perfides tendresses,
 Elle te quittera toi-même pour régner,
 Ne t'en afflige point, vis pour la dédaigner,
 Je t'offre mes conseils, et mon exemple à suivre.

ZULEMAR

Sais-tu ce que tu fais en me pressant de vivre ?
 Je vivrais pour servir d'obstacle à tes plaisirs, 1420
 Pour contraindre ton coeur, pour forcer tes désirs,
 Pour suivre les transports qu'en mon coeur tu fais naître,
 Pour te persécuter, pour te haïr peut-être.

ALAMIR

Tu feras bien : Le sang dont nous sommes formés
 Ne doit jamais verser dans nos coeurs animés, 1425
 Que des transports d'horreur, que des desseins d'outrages.
 C'est le sort des Zegriss, et des Abencerrages.
 Puisque nous sommes nés chefs de ces deux partis,
 Crois moi n'en rendons point les destins démentis,
 Nous ne devons avoir qu'une pareille audace ; 1430
 Toi d'éteindre mon nom, moi d'étouffer ta race,
 Ce doit être entre nous un devoir mutuel.
 Vis donc pour me haïr.

ZULEMAR

Hé ! le puis-je cruel ;
 Pour m'opposer sans cesse une fierté barbare, 1435
 En laisse-tu moins voir la vertu qui te pare :

En es-tu moins aimable, et mon coeur malheureux
 S'abandonne-t-il moins à l'ardeur de ses feux :
 Car enfin ce rival, ce chef d'une famille
 Que tu poursuis ; apprends que ce n'est qu'une fille. 1440
 Seul reste infortuné des malheureux Zegris,
 Qui s'offre à tes regards sous ces tristes habits.

ALAMIR

Qu'entends-je juste Ciel !

ZULEMAR

En vain dés ma naissance,
 Instruite des raisons d'une juste vengeance, 1445
 L'esprit plein contre toi de projets ennemis.
 Je partis pour ces lieux, j'arrivai, je te vis,
 Tu revenais vainqueur et tout couvert de gloire :
 Ma haine en ce moment sortit de ma mémoire ;
 Mon coeur sourd aux raisons qui devaient l'animer, 1450
 Ne sut plus en trouver, hélas ! que pour t'aimer !
 Plus que tu ne me hais, ce coeur t'aime, t'adore ;
 Je ne m'en repens point, je te le dis encore :
 Une fois pour toujours laisse moi m'enivrer,
 Du funeste plaisir de te le déclarer. 1455
 Car enfin ne crois pas que par toi méprisée,
 Je veuille d'une Cour devenir la risée,
 Après que si longtemps cet habit malheureux,
 M'en a vu recevoir et l'encens et les vœux,
 Je ne souffrirai point la douleur qui me tue, 1460
 Tu seras pour jamais délivré de ma vue.
 Oui, ma mort est certaine, et j'y cours sans effroi :
 Heureuse, puis qu'au moins tu sais que c'est pour toi.

ALAMIR

Muet d'étonnement, parmi tant de traverses,
J'ai peine à concevoir nos fortunes diverses,
Je vois que du destin que l'on ne peut tromper...

1465

ZULEMAR

Ah ! Barbare est-ce là ce qui doit t'occuper,
Au moment qu'à tes yeux étonnée et tremblante,
Je ne puis retenir une ardeur violente :
Quand pour te garantir je m'expose au trépas,
Quand je t'offre mon coeur, tu ne m'écoutes pas :
Me fais-tu voir au moins que mon malheur te touche ;
En laisses-tu sortir un soupir de ta bouche ?
Tes superbes regards qui me glacent d'effroi,
Daignent-ils par pitié s'abaisser jusqu'à moi ?
Daigne-tu voir mes pleurs, hélas ! infortunée...
Mais que vois-je ? Déjà m'aurait-on condamnée.

1470

1475

SCÈNE V

Alamir, Zulemar, Osmar.

ZULEMAR

Qu'est-ce, Osmar.

OSMAR

Votre sort vient d'être révélé :
Le Roi sait votre sexe, Abendax a parlé.
Il paraît tout en pleurs, il demande audience ;
À ses cris douloureux chacun prête licence ;

1480

Il dit en peu de mot votre déguisement,
 Il ajoute aux raisons de ce grand changement,
 Combien pour Alamir votre flamme est constante. 1485
 Le Roi par ces discours vous voyant innocente,
 Admire avec plaisir quelle était son erreur,
 Et fait à son courroux succéder la douceur.
 Fatime en ce moment de tous les siens suivie,
 Vient offrir son hymen pour vous sauver la vie ; 1490
 À ses bontés pour vous le Roi même applaudit,
 Et lui raconte enfin ce qu'Abendax a dit.
 Surprise à ce récit d'une douleur profonde,
 Elle veut dérober sa honte aux yeux du monde,
 Mais avec tant de soins, mais avec tant d'ardeur : 1495
 Le Roi sait rassurer sa craintive pudeur,
 Qu'à sa gloire, à l'éclat de la grandeur suprême,
 Ouvrant enfin les yeux... mais le Roi vient lui-même.

SCÈNE VI

Abderamen, Alamir, Zulemar, Osmar.

ZULEMAR

Seigneur, après l'abus commis aux yeux de tous ;
 De quel front puis-je ici paraître ? 1500

ABDERAMEN

Levez-vous.
 De l'amour à mon coeur la faiblesse est trop chère,
 Pour ne pas pardonner les fautes qu'il fait faire,
 Alamir à ses vœux cesse de résister ;
 Vois par où sa tendresse a su te mériter : 1505
 Qu'entre vos deux partis la haine soit bannie,

Accepte son hymen, c'est ton Roi qui t'en prie.

ALAMIR

Interdit, étonné de tout ce que je vois ;
Seigneur, pour vous répondre à peine suis-je à moi.
Madame, cependant à vos désirs rebelle,
Mon coeur n'oppose plus une fierté cruelle :
Et si l'amour déjà ne s'y fait pas sentir,
L'injuste haine au moins commence d'en sortir.

1510

ABDERAMEN

Ne perdons point de temps, viens, suis-moi dans le temple,
Les Dieux t'inspireront sans doute, et mon exemple.
Vous, Madame, quittez ce vain déguisement,
Donnez à votre sexe un plus digne ornement :
Étouffez désormais une honte timide,
Et vivez dans ma Cour sous le nom de Zaïde.

1515